3232 – LES COSTUMES COMTADINS, PRÉALABLES

1 – Aire géographique

Le costume comtadin désigne les vêtements traditionnellement portés jusqu'à la fin du XIXe siècle dans une grande zone géographique aux limites poreuses : le Comtat Venaissin, le sud de la Drôme et le nord de la Durance. Dans le Comtat Venaissin, il a été porté jusque dans les années 1950, notamment le dimanche. Son signe le plus distinctif est la coiffe à la grecque.

Moins connu des touristes, le costume du comtat souffre de la trop grande notoriété de son confrère arlésien. Comme tous les costumes traditionnels. le costume comtadin ne s'est fixé qu'à partir du XVIIIe siècle et a évolué avec la mode citadine, tout en gardant des caractéristiques régionales.

Au delà des premiers reliefs de l'est du Vaucluse, les costumes se rapprochent de ceux de ceux du département des Alpes de Haute Provence.

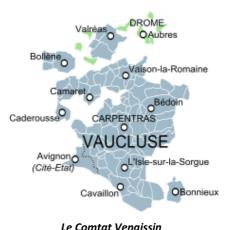


Aire géographique du costume comtadin.

Au travers du temps, elle s'inspire des anciennes limites du Comtat Venaissin



Anciennes Provinces de France En rouge : le Comtat Venaissin



dans ses limites du XVIIIe siècle et les communes actuelles

2 - Présentation globale du costume comtadin

La version du costume comtadin de 1850 a été relancée par le félibre Théodore Aubanel au début du XXe siècle, probablement parce qu'en 1884, le félibre Frédéric Mistral avait cherché à imposé le costume d'Arles comme symbole du costume provençal. Cette réaction me semble tout à fait louable et justifiée. En effet le costume comtadin représente davantage la Provence intérieure, campagnarde et authentique, loin des grands circuits touristiques où la population paysanne est encore bien présente.

D'après « La Restanco », groupe folklorique provençal à Vaison la Romaine, voici les grandes lignes de ce costume:

- * Coiffe à la grecque ou à la phrygienne : c'est surtout cette coiffe qui permet de différencier le Comtat de tout le reste de la Provence. Fond froncé par une coulisse avec bordure plus ou moins large encadrant le visage, la coiffe est fixée sous le menton par de longues brides : les veto. Il y avait aussi la coiffe à la catalane, et la coiffe à canons...
- * La chemise à listo : linge du dessous (comme le pantalon) en toile de lin ou de chanvre avec une encolure en tissu plus fin qui reste visible: la "listo".
- * Le corselet : tous les tissus sont permis, il est recouvert normalement par le caraco, mais les groupes de danses folkloriques le portent

souvent seul en velours, lacé devant, pour plus d'aisance lors des représentations.

- Le jupon d'en dessous en coton blanc orné d'un volant brodé, ou de dentelles. On ne le voit pas.
- * Le cotillon piqué : jupe ample doublée, en tissu d'indienne et petits motifs, des plis canons (image page suivante) et une coulisse à la taille permettent de faire gonfler la jupe, c'est la pièce obligatoire du trousseau.
- * Le caraco : corsage d'indienne dont la forme a beaucoup évolué, suivant la mode et les époques. D'abord couvrant le buste, il s'est raccourci ensuite. Ajusté dans le dos, et décolleté, il laisse apparaître la listo de la chemise du dessous.

- * La robe n'apparaît qu'en 1825. Elle remplace alors jupe et caraco.
- * Le fichu croisé : d'indienne, il peut être aussi de dentelle, les jours de fêtes et se tire à 4 épingles, comme le dit l'expression. Porté en bénitier qui dégage la nuque, il est croisé sur la poitrine et glissé dans la jupe.
- * Le tablier, d'indienne ou de soie, il est étroit et long avec fronces à la taille. Plus large lorsqu'il s'agit d'un tablier de travail.
- * Les accessoires : les bijoux : parure de corail, croix comtadine, clavier d'argent (pour les femmes mariées), sac ou bourse, viennent compléter la tenue de la comtadine, qui ne sort pas (comme toutes les femmes à cette époque là) sans bas, ni gants ou mitaines.



Costumes traditionnels de Comtadines à Pernes les Fontaines Conservatoire du Costume Comtadin de Pernes les Fontaines

Plis canons d'une jupe ► Ils sont tirés par trois rangs de fils de fronces puis fixés à l'envers sur un tissu.



Voici deux photos prises à Villeneuve les Avignon dans la première moitié du XX^e siècle, qui vous permettront de voir l'évolution des costumes traditionnels dans un intervalle de moins de 40 ans.

1913

Comtadines à la fête provençale au Fort Saint André à Villeneuve les Avignon, en présence de Frédéric Mistral.

Tissus lourds, tabliers longs.



1951

Comtadines devant

la Collégiale Notre Dame

à Villeneuve les Avignon.

Tissus clairs à petits motifs, tabliers courts,

fichus moins larges.



3 - LES TISSUS PROVENÇAUX

A: LES INDIENNES

Les écrits racontent que cet « art » remonte aux plus anciennes civilisations méditerranéennes et orientales. Les Croisés reviennent d'Orient et rapportent de magnifiques tissus teints aux couleurs lumineuses et aux motifs d'olives, de citrons, de fleurs... considérés à l'époque comme un luxe. Au 17e siècle, Colbert crée la Compagnie Française des Indes Occidentales. Parmi les produits importés, les étoffes colorées et imprimées, dites « indiennes » sont très recherchées. Marseille est un port franc et de nombreux tissus indiens transitent et circulent ainsi dans toute la Provence. Devant la très forte demande commerciale, certaines personnes se sont mises à faire des imitations de tissus indiens.

La Provence tient une place particulière dans l'ancienneté des costumes traditionnels. Partout ailleurs, nous avons vu que c'est l'abolition des lois somptuaires à la Révolution qui a incité toutes les classes de la société à créer des costumes plus beaux que les tenues antérieures. Or, le Comté de Provence a conservé jusqu'à la Révolution le droit d'exercer les usages locaux d'une part et compte tenu des commerces des indiennes évoqués ci-dessus, les provençales aisées manifestèrent un intérêt pour les belles étoffes dès le début du XVIIIe siècle, d'autre part. Des ateliers de confection étaient organisés bien avant l'abrogation des lois somptuaires. Si bien qu'après la libéralisation des beaux habits dans toutes les classes de la société, l'extension de ces costumes en Provence fut possible dès le début du XVIII siècle. Seul le coût fut un frein pour les familles les plus démunies.



Atelier de couturières provençales en 1760, par Antoine Raspal

Vers 1686, l'importation des tissus indiens fut interdite pour protéger l'artisanat local des tissus provençaux, mais des étoffes continuent de circuler en contrebande. En 1734, un concordat est passé entre le Pape et Louis XV, soumettant le Comtat Venaissin à la même loi. Les fabriques ferment alors aussi en Avignon. Après que le pape eut interdit cette activité, les « indienneurs » migrèrent alors à Orange et ces interdictions ne firent que renforcer la mode des indiennes.

La fabrication nécessitait plusieurs opérations. La première consistait à blanchir les toiles. Battues, puis séchées, elles étaient ensuite décorées à l'aide de dessins préalablement tracées sur une feuille de papier percée de petits trous. En frottant cette feuille sur du charbon de bois, on faisait apparaître le dessin. Puis les couleurs étaient appliquées à l'aide de planches de bois, sculptées en relief. Les ouvrières "pinceauteuses" retouchaient les dessins au pinceau. Enfin les "Indiennes" étaient lavées et séchées. En Provence, les cotonnades, malgré la mécanisation industrielle et la disparition progressive des manufactures, surent rester fidèles aux techniques des anciens.



Exemple d'indienne du XVIIIe débarquée à Marseille.



Pièce d'indienne milieu XVIIIe. Le motif a évolué. Motif d'inspiration indienne, sous le patronage des Rajas. Archives d'Aix en Provence. Petit et répétitif, il devient provençal



Jupe et casaquin, vers 1780, Provence, Motif brodé imitant les indiennes - Collection Villa Rosemaine



Indienne à petits motifs tissée mécaniquement, XIXe

Aujourd'hui, imprimées à la main ou par de gros rouleaux de cuivre, les productions s'inspirent de dessins sculptés par des artisans, il y a plus de deux cents ans et puisent dans d'authentiques documents anciens des trésors de motifs toujours renouvelés, non seulement en Provence, mais aussi en Alsace, en Suisse et en Europe.

Il faudra attendre le début du XIXe siècle pour voir réapparaître ce type de fabrique. C'est alors le développement des costumes traditionnels. Aussi le costume Venaissin utilisera-t-il naturellement ces tissus dans la jupe notamment, mais aussi pour les caracos et les fichus. Parmi les marques les plus connues en Provence, citons Souleiado et les Olivades.



Indiennes actuelles, vendues au mètre, en Provence

Les artisans perpétuent cette tradition et grâce à leurs talents, leur imagination, ces tissus provençaux nous enchantent par la richesse de leurs motifs et de leurs couleurs. Au plan commercial, l'utilisation pour les costumes reste limitée à l'activité des musées et des groupes folkloriques ; ils sont principalement développés dans les arts de la table, la fabrication des châles, de foulards, toutes sortes d'accessoires de mode, de vêtements, des sacs et de nombreux articles de cadeaux. Le rouge de garance, le bleu indigo et le jaune sont présents dans les coloris de base. Au musée Souleïado, on compte plus de 40 000 planches d'impression du XVIIIe siècle. Les tissus provençaux sont connus dans le Monde entier.

A partir du XVIIe siècle, les belles de Provence ne concevaient de se vêtir que d'étoffes bien particulières. Elles aimaient les "indiennes", des tissus de coton imprimés au tampon. Sous les jupes aux couleurs fraiches, les jupons eux aussi étaient de véritables joyaux : toute jeune adolescente passait de longues heures à confectionner son trousseau de jupons matelassés qui préservent si bien du Mistral, avec la technique que l'on appellera le boutis. D'abord importés, ces tissus furent ensuite produits par les filateurs les plus réputés du midi ou de Jouy. Des artisans régionaux apprirent les secrets de la teinture au tampon, les femmes s'initièrent au travail du boutis... Et la mode s'installa en Provence pour plusieurs siècles.

B – LES BOUTIS ET LES PIQUÉS

Pour mémoire, rappelons que les Boutis sont typiques de la Provence, c'est un art provençal, un travail minutieux de piquage à l'aiguille, puis de remplissage manuel avec de la mèche de coton, mèche par mèche, emplissant formes et tunnels, pour obtenir un travail tout en relief et en transparence. Un travail raffiné entièrement réalisé à la main. Le mot Boutis, provient de l'aiguille à bout rond qui sert à pousser la mèche et du geste : bouter qui signifie pousser.

Le piqué de Marseille est une autre technique : il n'emprisonne qu'une seule pièce de matelassage entre deux tissus par un piquage.

Pour distinguer les deux façons, il faut placer les deux tissus face à une source lumineuse. Le « piqué » ne laisse passer qu'un jour opaque sur toute sa surface, tandis que le « boutis » laisse passer le contre-jour, ce qui permet de bien différencier les volumes sombres et les lignes claires, la lumière traversant les espaces non méchés.



Le Boutis présente des reliefs marqués dus au bourrage de mèches de coton dans des motifs piqués à la main. Le tissu n'a pas d'envers.



Piqué de Marseille



Le piqué de Marseille emprisonne un seul matelassage d'ouate entre deux tissus réunis par un piquage.







Set de table en piqué de Marseille

Ancienne jupe en véritable boutis. Les piqûres parallèles à l'ourlet en améliorent le tombant.

Tissus piqués au mètre pour jupes et jupons.

Le boutis puise ses origines dans les techniques de piquage, de broderie et de matelassage pratiquées dans les ateliers de Marseille à partir du XIIIe siècle, sur les indiennes puis sur des tissus blancs. Ces techniques d'ennoblissement vont produire différents styles de broderies en relief, comme le Piqué de Marseille et le Boutis aux XVIIe et XVIIIe siècles.

Dans le costume traditionnel provençal, on porte des étoffes matelassées nécessitant deux couches de tissus. Dans le véritable boutis, à partir d'indiennes ou de toiles, la brodeuse contourne les motifs à la main par de petits points piqués sur l'envers. Puis pour leur donner du relief, elle y introduit des mèches de coton entre les deux épaisseurs de tissu qu'elles poussaient ou « boutaient » une à une avec une aiguille en buis à bout rond. La technique se reconnaît à contre-jour, les motifs seuls étant opaques (voir jupon uni écru ci-dessous).

Le coût du boutis fait main étant très élevé, des méthodes de piqués industriels les remplacèrent. Si le matelassage est inséré entre deux couches de tissus fixées ensemble par des piqûres en losange ou en ligne ou selon des motifs, on dit que le tissu est matelassé. Si les pigûres simples ou doubles sont effectuées à partir de motifs parfois très élaborés fixés sur deux épaisseurs d'étoffe enfermant de l'ouate, il s'agit du piqué de Marseille fait main à l'origine à petits points.

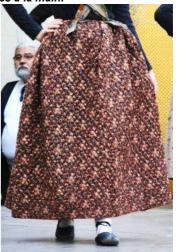
Désormais on porte surtout des jupes ou jupons «piqués » mécaniquement, avec seulement une épaisseur de matelassage. Seules des collections particulières disposent de jupes et jupons anciens matelassées à la main.



Jupon en boutis véritable. Par transparence, on voit les motifs rembourrés par des mèches Le montage en plis canons à la taille enfoncées à la main



Jupe en tissu piqué à motifs. rend la jupe gonflante.



Jupe à petis motifs en véritable boutis. **Collection Cabanel**

C: LA TRADITION DES TECHNIQUES D'IMPRESSION

D'un point de vue technique, l'Impression sur étoffes peut se définir comme la reproduction d'un décor, par application d'un outil chargé de matière colorante sur un support textile.

Au XVIIIe siècle, la planche de bois gravée en relief, utilisée dès le XIVe siècle pour l'impression de pigments peu solides domine. La rencontre avec les procédés de coloration indiens entraîne son essor.

Le coloriste, ancêtre du chimiste extrait et mélange les substances naturelles, essentiellement végétales qui composent la pâte colorée. Le dessinateur réalise une maquette gouachée à taille réelle. Pour chaque couleur que compte le motif, le graveur réalise une planche dans une essence dure, bois fruitier en général, souvent complétée par l'insertion de picots et de lamelles de laitons pour les finesses.

Enfin, l'imprimeur pose les planches chargées de matières colorantes sur la toile et y applique un coup de maillet.

L'impression à la planche de bois est pratiquée dans d'innombrables ateliers jusqu'au milieu du XXe siècle. Elle subsiste jusque dans les années 1780.

En 1769, Watt et Boulton mettent au point la première machine à vapeur. Sa première diffusion reste assez lente à cause des explosions, accidents, pollution qui s'enchaînent de plus en plus. En 1783, un Ecossais, Thomas Bell, dépose le brevet d'une machine à imprimer les étoffes munie d'un rouleau de cuivre gravé en creux.

Quatorze ans plus tard, en 1797, la première machine à imprimer au rouleau utilisée en France est mise au point.



Les anciens outils d'impression : les pigments, la planche de bois, le maillet. Musée d'Oranae

3232 bis: CARACTERISTIQUES DU COSTUME COMTADIN

Un site touristique dédié au Ventoux et au Comtat précise que :

« Le costume comtadin était autrefois porté dans tout le département (du Vaucluse). L'élément le plus caractéristique en est la coiffe blanche. En piqué, en mousseline ou en dentelles, elle laisse apparaître la nuque et dégage bien le visage. Les rubans d'attache ou brides sont laissés dénoués tombant sur la poitrine.

La jupe est l'autre pièce de vêtement typique. Elle est faite d'indienne, coton imprimé provençal, spécialité des terres pontificales au cours des XVIIIe et XVIIIe siècles qui a traversé les époques sans perdre de son attrait. Le tissu, en plus de son imprimé coloré et chatoyant, s'orne d'un incroyable travail d'aiguille et de rembourrage qui l'alourdit et lui donne son aplomb.

Sur la chemise, généralement blanche, se place un fichu, lui aussi en indienne, retenu par deux épingles.

En été, on portait un large chapeau de paille dans le dos retenu à la taille et attaché, lorsqu'on s'en couvrait, par un ruban noir sous le menton.

Pour compléter sa tenue, la Comtadine se parait d'un bijou : une croix tenue par une chaîne ou par un ruban noir. On arbore encore souvent ce costume traditionnel lors de fêtes locales ou de cérémonies ».

A - LE COSTUME COMTADIN d'après LE CONSERVATOIRE DU COSTUME COMTADIN de Pernes les Fontaines (Vaucluse) - GENERALITES - (Fond rose)

Le Conservatoire du Costume Comtadin s'est donné pour but la défense et la promotion du Costume du Comtat Venaissin. Il présente des costumes au Musée de Pernes les Fontaines et anime des ateliers de formation à la recherche, l'entretien et la création de costumes à partir d'archives. Il publie des vues d'ensemble, mais peu de rubriques détaillées sur le costume, aussi en verrons-nous à partir d'autres sites. Par contre il publie les costumes de quelques catégories sociales que nous verrons en fin d'extrait.

La principale caractéristique de ce costume vient de ce qu'il reflète les classes sociales, non par ses composantes mais par les textiles utilisés.

A 1 - CARACTERISTIQUES DU COSTUME COMTADIN FEMININ

Le costume féminin comprend une chemise, des jupons, un corset, une jupe qui se complète d'un tablier, un caraco et un fichu.

Le choix des tissus suit la personne : paysanne, artisane ou « grangère » (la grange » étant la ferme riche, l'équivalent de la bastide aixoise).

Mais la partie la plus caractéristique reste la coiffe qui dans sa version populaire devient un cache chignon.

Comtadines à Pernes les Fontaines

Coiffes à barbes, fichus imprimés sur les caracos, tabliers sur les jupes et accessoires.



A 2 - CARACTERISTIQUES DU COSTUME COMTADIN MASCULIN

* Le costume masculin est plus « universel »: blouse, pantalon et culotte, guêtres et taïole*.

Le couvre-chef de la région de Carpentras est particulier, mélange de haut de forme et de chapeau melon : le « sofé » (image page 722).

Mais bien souvent, le bonnet ou « barrette » le remplace.

*La taïole ou taïllole (longue ceinture **en flanelle)** n'est pas un élément caractéristique de la Provence. Elle et se retrouve dans différentes régions. Son rôle était avant tout utilitaire : elle réchauffait les reins et servait de soutien à la colonne vertébrale.





Le paysan avec blouse et barrette

Le « granger » (paysan aisé) porte une taïole rose

A 3 - Caractéristiques du costume comtadin des enfants

- Les fillettes portent une jupe et un corset sur une chemise. Une blouse peut protéger le tout. Un bonnet attaché sous le manteau maintient la chevelure.
- Les garçons comme les adultes portent pantalon ou culotte, chemise, blouse et bonnet.





Le pouncho ou pointe et le coutilhon ou Costumes de semaine : blouse et coiffe pour jupe du costume comtadin du dimanche la fillette - blouse et bonnet pour le garçon.

A 4 - QUELQUES COSTUMES COMTADINS TYPES EN FONCTION DES CONDITIONS SOCIALES

(ceux sur fond rose sont publiés par le Conservatoire de Pernes les Fontaines, 84)

1 - LA PAYSANNE

La chemise blanche en toile de chanvre ou de lin a des manches plus ou moins raccourcies suivant la saison. Son encolure plus fine est visible (le listo).

Elle peut être recouverte d'un corselet lacé devant ou d'un fichu à petits motifs dont les extrémités croisées devant, sont glissées dans la ceinture du tablier.

La jupe épaisse en lin ou chanvre est en couleurs avec des motifs variés : rayures, carreaux, petits motifs. Le bas est rendu rigide par des coutures parallèles à l'ourlet ou par de petits galons.

Le jupon souvent en basin (coton et lin) recouvre un pantalon blanc ouvert et descendant jusqu'aux genoux.



Pavsanne avec corselet



Costume paysanne sans corselet

Le tablier de couleur uni ou à motifs contraste souvent avec la jupe.

La coiffe blanche simple dont le bonnet est aplati peut se réduire à un cache chignon, sans bandeau. Les bardes sont pendantes et les cheveux sont séparés par une raie médiane. On lui attribue le nom de coiffe populaire comtadine.

Accessoires: sabots, chapeau de paille.



Coiffe comtadine à la grecque. Le large bandeau cache les cheveux. Le fond froncé cache le chignon juché sur le haut de la tête.



Coiffe paysanne à fond plat. Les cheveux sont bien visibles, car le bandeau est relié au fond en continu.



Autre coiffe paysanne proche du cache chignon. Dans tous les cas, les barbes sont libres.

Costumes présentés par le Conservatoire de Pernes les Fontaines reconstitués d'après documents retrouvés – Commentaires et images extraites du site : http://www.tradicioun.org/Costumes-du-Comtat-Venaissin

2 - LE PAYSAN

La chemise est en toile de lin et de chanvre, son col est en tissu plus souple. Elle est ouverte jusqu'au milieu de la poitrine et fermée par un bouton. Le dos est froncé sous l'empiècement des épaules.

Le pantalon est en coutil - Le gilet est noir - La taillole, longue ceinture en flanelle naturelle maintient les reins au chaud.

Le couvre-chef : la barrette "barratino" est un bonnet en laine rouge qui ressemble au bonnet phrygien des révolutionnaires.

La blode : c'est une reconstitution réalisée dans un vieux drap en lin qui a été teint en bleu. Le paysan la porte par dessus ses vêtements quand il se rend au marché. Elle est ornée de broderies au point d'épine, à l'encolure, aux poignets et aux épaules. On accède aux poches du pantalon par des fentes sur les côtés.

La cravate : l'homme porte un mouchoir de cou en rouennerie destiné à éponger la transpiration et à protéger le col de la chemise.

Bijoux et accessoires : montre à gousset, bourse

3 - LA BUGADIÈRE (la laveuse)

La coiffe en piqué sec est l'élément le plus caractéristique du costume. On l'appelle coiffe à la grecque.

Les dessous : la chemise en chanvre largement échancrée voit son encolure rétrécie par une bande de tissu "la listo" froncée ici par une attache. Les manches confectionnées dans un tissu plus léger sont portées longues avec un revers. Le corset épinglé est en toile indigo.

Le jupon est en basin bleu. C'est un tissu composé d'un *mélange de coton et de lin*.

La jupe de travail est épaisse en lin et chanvre rouge à raies bleues.

Le fichu en coton blanc possède une bordure tissée bicolore, orange et bleue.

Le tablier en toile de Nîmes du début du 19e siècle, possède une particularité : les rugueuses. La ceinture n'est pas cousue sur toute la largeur du haut du tablier laissant 2 morceaux libres de chaque côté.

Accessoires : les sabots, le chapeau de paille.

La coiffure : les bandeaux de chaque côté de la raie sont tressés



Costume de paysan du XIXe Carpentras - 1850



La bugadière du XIXe Pernes vers 1850

4 - LA GRANGÈRE - Costume 1 :

La coiffe en coton blanc possède une passe et un fond brodés au point de noeud, On remarque une couronne et une fleur de lys qui font penser que la famille voulait montrer son soutien à la royauté. Elle a été datée grâce à ces broderies (1814). La passe est bordée d'une dentelle de Lille faite à la main.

Les dessous : la chemise à liste festonnée est en toile de chanvre, le corset lacé en piqué blanc ainsi que les poches volantes. Les bas sont finement ornés.

Le jupon en piqué sec possède un volant brodé d'un feston. Le caraco court est en coton imprimé "oeil de paon"

La jupe piquée date du début du 19ème siècle. La ceinture est montée à plis plats. La composition aérée à fond blanc donne une grande élégance à l'ensemble. Les couleurs sont restées éclatantes. L'envers est constitué de plus de 70 morceaux de tissus différents. - Le fichu est en mousseline de coton brodée (Pernes) - Le tablier est en soie.

Les bijoux : la femme porte une croix dévote du 18ème siècle. L'avers est en argent, le revers en or et les pierres sont taillées en table. Les boucles d'oreilles sont des dormeuses avec breloque. Le clavier en argent possède un crochet ciselé en forme de lyre, à l'extrémité de la chaîne, une paire de ciseaux.

Accessoire : c'est une cape d'indienne de la fin du 18ème siècle, bordée d'une large bande froncée formant un volant qui fait le tour de la cape avec son capuchon. Cette bande appelée "la polonaise" donne son nom à la cape.



1 - Granaère début XIXe Pernes 1814

Elle est doublée d'une toile de Jouy imprimée à la planche de cuivre dans des camaïeux de bleu.

LA GRANGÈRE - Costume 2 :

La coiffe : à la grecque, en mousseline de coton brodée au point de Beauvais (point de chaînette).

Les dessous : la chemise coulissée est en lin, le corset en coton rayé bleu et blanc est lacé), les bas sont blancs, elle porte une poche indépendante piquée de chevrons.

Les jupons :

- **dessous** un jupon en coton blanc dont le volant est brodé d'un feston.
- dessus un jupon piqué à petit semis dont l'envers est doublé d'une indienne plus simple. La taille est montée à plis canons, le bas ourlé d'un velours est une particularité du Comtat Venaissin.

La robe : en indienne marron très froncée à la taille a une forme cintrée dans le dos et des pinces de poitrine.

Le fichu : en tulle à deux pointes est brodé au point de sarci qui est une sorte de point de reprise.

Le tablier : en soie moirée est une reconstitution. Il dissimule l'ouverture de la jupe en ayant ici une fonction purement décorative. Les attaches se nouent devant ou derrière suivant la localité.

Les bijoux : Sylvette porte une rivière en or et argent, composée de cabochons dans lesquels sont insérés des diamants. Les boucles d'oreilles sont des dormeuses avec brelogues. Elle a un clavier en argent.



2 - Grangère du XIXe Pernes 1850-1860

Accessoire : un châle cachemire brodé, importé des Indes. Il est tissé en plusieurs morceaux cousus entre eux afin de reconstituer une pièce entière. Ce châle fut très à la mode pendant tout le 19e siècle.

5 - LE GRANGER

l'homme chemise: boutons. porte une chemise ancienne

La culotte s'arrête aux genoux et possède une fente au milieu du dos. La taille placée très haut est maintenue à l'arrière par des liens croisés. Le bas de la jambe est recouvert par des guêtres en grosse toile qui se ferment par un lacet.

Le gilet: (1850/1860) est en velours de soie à fleurettes violettes et possède un col châle.

La taillole : grise, écrue, bordeaux, elle est ici en lainage rouge. En été elle peut être en coton.

Le couvre-chef : le "sofé" est le chapeau caractéristique de la capitale du Comtat Venaissin : Carpentras. Le sofé désignait un haut de forme qui est apparu au XIXe.

La cravate : autour du cou, Jean-Claude a noué un carré en rouennerie.

Bijoux : montre en argent et sa chaîne giletière.



Costume de granger du XIXe-Carpentras, 1850

B - LES PIECES DU COSTUME PROVENÇAL COMTADIN, principalement d'après Wikipédia http://fr.wikipedia.org/wiki/Costume_proven%C3%A7al_comtadin

Pour une fois, je fais appel à Wikipédia parce que je n'ai pas trouvé de meilleure description globale et je n'ai pas relevé d'erreurs par rapport aux nombreux autres sites consultés.

Les éléments du vêtement féminin vus l'un après l'autre sont :

B 1 - LA COIFFE, dite à la grecque ou à la phrygienne, spécifique au Comtat dans toute la Provence.

Elle est composée d'un bandeau da largeur variable, masquant le sommet des oreilles, et d'un fond froncé dans sa partie supérieure formant une proéminence pour recouvrir le chignon, placé haut sur le sommet du crane.

Dans le bas du fond est disposé un double ruban coulissant, qui permet de serrer la coiffe et d'assurer son maintien. Ces rubans sont noués dans la nuque, soit directement, soit après avoir été croisés sur le somment de la tête.



La coiffe comtadine, dite à la grecque, avec son bonnet formant une proéminence sur le chignon placé haut – Le bandeau est souvent réalisé en broderie anglaise -

Le bandeau est muni de veto, fines bandes

d'attaches encore appelées barbes ou lacets, qui étaient initialement nouées sous le cou. Dans les versions actuelles, ces attaches sont librement pendantes.

Les tissus employés, toujours blancs depuis le XIXe siècle, sont variables : simple piqué de coton ou piqué façonné, piqué rebrodé, mousseline, tulle brodé ou juxtaposition de lés de dentelle, qu'elle soit mécanique ou de Valenciennes.

Pour les matériaux les moins rigides, il est nécessaire d'empeser les coiffes afin qu'elles gardent une forme harmonieuse. L'empois le plus utilisé est une solution d'amidon, qui est solidifiée par application de fer chaud.

B 2 - LA POINTE, ou 'pouncho' en provençal, est une simple étoffe de coton carrée, pliée en deux selon une diagonale pour former un triangle. Portée en mouchoir de cou ou sur la coiffe, elle est très courante jusqu'aux années 1760, où elle est progressivement remplacée par le fichu, surtout chez les citadines, suite à la fin de la prohibition des indiennes.



Coiffes et fichus d'époque ou confectionnés à la main dans l'esprit des modèles originaux : mousseline, organdi, dentelles et imprimés.



La fillette porte une simple pointe ou « pouncho »



Le chapeau s'attache à la taille s'il n'est pas mis sur la tête

B 3 - LE CHAPEAU: il est constitué d'une tresse de paille, cousue en spirale et mise en forme. Présentant des similitudes avec le chapeau niçois, ses bords sont toutefois plus larges, et son fond plus profond. Il est orné d'un bourdalou, ou ruban de velours. Extrêmement souple et résistant, il s'attache à la taille lorsqu'il n'est pas porté sur la tête. On dit alors qu'il est porté « à la bérigoule ».

B4-LA CHEMISE

Comme dans le reste de la France, sa fonction première est d'assurer la propreté : elle absorbe la sueur et la crasse, et permet d'épargner les vêtements de dessus. Initialement en toile de chanvre avec des manches en tissu plus léger, elle évolue progressivement. Le lin puis la percale remplacent le chanvre, et les manches se raccourcissent, laissant apparaître la moitié du bras, puis leur quasi-totalité au XIXe siècle. Toutefois, dans le Comtat Venaissin, elle est portée avec des manches semilongues, ressemblant à la traditionnelle camisole.

L'encolure est parfois réalisée en tissu plus fin qui reste visible.

Chemise aux manches semi-longues du Comtat →

B5 - LE JUPON OU LES JUPONS ET **PANTALON**

Plusieurs sont rapportés de port de trois à quatre jupons faits de tissus simples ou genre patchwork avec des assemblages de tissus.

Ils évoluent eux aussi vers la percale, et sont progressivement ornés dans leur partie basse, Jupon fin orné de broderies et au fur et à mesure que les jupes raccourcissent avec le port de bas et de chaussures.



dentelles



Une jeune comtadine montrant son jupon



Le pantalon fendu, encore porté jusqu'aux années 1920, a pris le nom de panty

B 6 - LE CORSET OU CORSELET

Initialement corset, en matière semi-rigide ou basin, quelquefois pourvu d'armature, cette pièce de l'habillement évolue rapidement vers le corselet, pièce sans manche portée sur la chemise dont il laisse apparaitre le bord (listo) et lacé de façon plus ou moins échancré sur le devant (voir photos à droite).

Le velours est actuellement largement employé dans fabrication de nouveaux costumes. A l'origine, il était recouvert par le caraco.



Le corset comtadin appelé aussi corselet se lace sur ledevant



Exemples de corselets en velours noir dans un défilé de jeuns comtadines

B7-LE CARACO

Au milieu du XVIIIe siècle, on porte sur le corset un drolet (ou droulet) de popeline puis un peu plus tard un casaquin, en coton imprimé, en nankin ou basin (photo, p. 717).

Il s'agit d'un vêtement du haut, aux manches ajustées, plus longues dans le cas du casaquin.

Alors que le premier ne comporte qu'une basque rectangulaire dans le dos, le second comporte deux basques séparées et volantes.

À la fin du XVIIIe siècle, le casaquin se raccourcit à la taille, voire sous les seins, pour devenir le caraco, souvent en indienne doublée d'un autre tissu moins noble.



Costume comtadin authentique du XVIIIe - La basque du drolet recouvre le haut de la jupe piquée



Le caraco de ramasseuse de lavande

B8-LEFICHU

rand morceau d'étoffe de matières variées, il est porté sur les épaules, et ses extrémités croisées sur la poitrine sont maintenues en place dans la jupe.

Il est d'abord plié en pointe, puis sa taille est réduite par savants plis de supplémentaires diagonale, de la maintenus par des épingles.

Ce pliage est un art qui permet de le porter « en bénitier », l'objectif étant qu'il forme une coque dans le dos, mettant en valeur la nuque. L'emploi des épingles a engendré un vocabulaire, dont les expressions les plus connues sont « être tirée à quatre épingles » et « qui s'y frotte s'y pique ». arlésien en plus simple.





Voici une petite similitude avec le costume On aperçoit les plis du fichu à l'encolure arrière, maintenus par des épingles et portés en arrondi. Le port est différent de celui des arlésiennes qui le portent au carré. (voir partie 6.15, page 694)

B9 - LA JUPE « COUTHILOUN »

Simple pour les paysannes qui la portent lors des travaux champêtres, il en existe une version matelassée. Une couche d'ouate est insérée entre deux types de tissus, et piquée à la main par des coutures en forme losanges, ou moins fréquemment brodée pour faire ressortir des motifs, voire encore traitée selon la technique du boutis.

Le bas de la jupe comporte plusieurs rangs horizontaux de piqures à petits points. Ces jupes sont montées à plis canons sur l'arrière, maintenus par un bourrelet.



et Jupe piquée. L'ouverture du devant est cachée par le tablier.



Jupe authentique rapiécée de paysanne sur jupon rayé.

Photos ci-dessus : La jupe de gauche est une jupe piquée ou matelassée comtadine. La jupe de droite est un modèle usagé et authentique de jupe paysanne, constituée de morceaux assemblés « peço su peço », en patchwork. Les personnes peu fortunées récupéraient tous les morceaux de tissus et les assemblaient. Remarquez aussi le tissu rayé du jupon.

La partie avant de la jupe, fendue au centre, est montée sur ruban coulissant et s'ajuste en nouant cette coulisse. Les plis obtenus par le tirage du ruban sont moins nombreux (voire absents pour peu que la comtadine ait pris de l'embonpoint) faisant apparaître un ventre plat et un postérieur rebondi.

Le cotillon était initialement un vêtement de dessous, puis il s'est progressivement raffiné dans ses motifs lorsqu'il est devenu vêtement de dessus, pouvant être lié au caraco alors de même tissu pour former une robe. Celle-ci n'est apparue que vers 1825. Elle remplace alors la jupe et le caraco.

Les matériaux, initialement de toile monocolore, cadis, toile bleue de Nîmes, chanvre ou laine se transforment entre le XVIIe siècle et le XVIIe siècle et sont remplacés par des cotonnades unies, ou des « petites étoffes », mélanges de soie et de coton. Les motifs se diversifient : étoffes à rayures pour les paysannes, à fleurs, ou motifs persans pour les citadines, avec en parallèle un large recours aux indiennes.

B 10 - LE TABLIER

Pièce importante de l'habillement, le tablier ou faudau cumule trois fonctions: de protection, symbolique et d'ornement.

Le chanvre, les toiles rustiques, les tissus de réemploi sont les matières utilisées pour les grands tabliers des travaux ordinaires ceinturés par des attaches ou une coulisse.

Des poches intérieures ou appliquées, plus ou moins grandes le complètent.

La percale glacée, le taffetas, la soie, les petits plis et les fronces sont choisis pour confectionner les beaux tabliers longs et étroits des tenues.

Dans le Comtat, il est assez courant de croiser les attaches du tablier dans le dos pour les ganser sur le devant.



Grand tablier de bugadière comtadine (laveuse). Les côtés ne sont pas cousus à la ceinture pour permettre une meilleure protection.



Tablier comtadin étroit pour les costumes du dimanche et des jours de fête

Nous avons terminé les deux grands types des costumes traditionnels de l'ouest de la Provence. En conclusion, voyons quelle est la place de la ville d'Avignon dans la transmission de ces costumes traditionnels.

C - PLACE DE LA VILLE D'AVIGNON ET DU DEPARTEMENT DU VAUCLUSE DANS LA TRANSMISSION DES **COSTUMES TRADITIONNELS DE LA PROVENCE RHODANIENNE**

Les deux types de costumes sont présents en Avignon et dans le Vaucluse où des groupes folkloriques existent.

* En ce qui concerne le costume arlésien, il est représenté par « Le Riban de Provence », créé en 1924 par la poétesse avignonnaise Farfantello (Henriette Dibon), alors âgée de 21 ans, à la demande du Marquis Folco de Baroncelli, lui-même à l'origine des traditions camarguaises. Son siège est au Palais du Roure à Avignon. Ce groupe semble ne restituer que les costumes du pays d'Arles. Et j'ai remarqué que les règles du costume sont plus souples que celle de Tradicioun. Les appellations même peuvent différer. Voir ci-dessous des images des

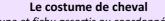


Les fondatrices du Riban de Provence (Lou Riban de Prouvènço) De g à dr : Renée d'Adhémar, secrétaire – Léa Picard – Henriette Dibon, Présidente - Riquette deBaroncelli - Yvette Sévenier. Coll. Renée d'Adhémar



Le grand costume

- * Jupe à traîne et casaque assortie
- * jupon long
- * devant de chapelle
- * tour de chapelle
- * fichu blanc en dentelle
- * gaze amidonnée
- * ruban de couleur ou bleu marine
- * chaussures blanches



- * jupe et fichu assortis ou coordonnés
- * casaque noire
- * jupon long
- * devant de chapelle
- * tour de chapelle
- * fichu de couleur
- * gaze amidonnée
- * ruban bleu marine
- * chaussures noires

NB: lorsque la coiffure est en cravate, le costume de cheval est porté avec un tablier à volant



Farfantello, poétesse en tenue de gardianne



Le petit costume

- * jupe en coton
- * casaque noire
- * pantalon (culotte)
- * 3 jupons
- * devant de chapelle en piqué
- * tablier
- * fichu en piqué
 - * bannettes

Sur ces photos, le grand costume peut être assimilé au costume habillé, le petit costume au costume simple ou de paysanne, mais le costume de cheval qui fait l'objet d'une catégorie à part est nouvelle par rapport à la Charte de Tradicioun. Serait-ce l'influence du Baron Folco de Baroncelli, manadier et camarguais, créateur du costume du guardian, qui se perpétue?

En ce qui concerne le Costume Comtadin, sur Avignon, il est représenté par « l'Académie Provençale » et par « Li Cardelina ». Par ailleurs, le Conservatoire du Costume comtadin à Pernes les Fontaines dans le Vaucluse, organise tous les deux ans une « Fête des Costumes de Provence » à Pernes. A Carpentras, « La Ruche carpentrassienne » presque centenaire s'est spécialisée dans les danses provençales. A Cavaillon, « L'Escandihado » présente des danses et des costumes du Comtat à l'aide de jeunes de 5 à 25 ans. Le département du Vaucluse comprend près d'une trentaine de groupes aux objectifs divers : musiques, danses, dont « La Jouvenco » de Montfavet et sa Fête des Foins.



Groupe comtadin de L'Escandihado de Cavaillon

Page de couverture des Tablettes d'Avignon et de Provence, N° 126 (photo de l'auteur).

affirment qu'il suffisait de traverser la Durance quitter pour costume arlésien et endosser le costume comtadin.

www.c**air**n.info/zen.phរ ?ID ARTICLE=ETHN 08: _0139



1928 Avignonnaise en Comtadine portant la coiffe en piqué toujours en usage.

CONCLUSION: Dans le Vaucluse comme ailleurs, des groupes folkloriques ou quelques sociétés savantes s'intéressent aux arts traditionnels y compris les costumes, les danses et les musiques.

La photo ci-dessus à droite démontre qu'en 1928, la coiffe comtadine était en usage à Avignon. etenons que le costume comtadin était à l'origine porté dans le Comtat Venaissin et jusqu'au Nord de la Durance, y compris à Avignon. A la fin du XIXe siècle, Frédéric Mistral tenta d'imposer le costume arlésien comme signe de l'identité culturelle de la Provence, ce qui fut contesté. Ceci explique sans doute que de nos jours, les deux types de costumes de l'Ouest de la Provence sont représentés à Avignon.

La Provence est une région très étendue dont nous n'avons parcouru que la partie Ouest : une partie des Bouches du Rhône avec la Camargue et le Vaucluse. Il nous reste à voir les costumes traditionnels des autres départements : Alpes de Haute Provence, Var, Alpes Maritimes.

Fin de l'aperçu sur les costumes arlésiens et comtadins.